

Jeu

« Junk »

Jean-Louis Tremblay

Numéro 59, 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/27536ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, J. (1991). « Junk ». *Jeu*, (59), 190–191.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

coups d'œil

«junk»

Texte d'André Morency d'après une idée originale de Marco Poulin.
Mise en scène : Gil Champagne; scénographie et éclairages : Jean Hazel; musique: Marc Vallée. Avec Richard Aubé, Simone Chartrand, Brigitte Fournier, Jules Philip, Marco Poulin et Pierre Powers. Une coproduction du Théâtre de la Bordée et du Théâtre Blanc, présentée au Théâtre de la Bordée du 15 janvier au 9 février 1991.

troublant suspense

Curieusement, ce n'est pas de l'intérieur que nous découvrons d'abord les personnages, pourtant riches, d'André Morency, car, commençant par décrire le milieu social dans lequel ils évoluent, l'auteur nous amène jusqu'à eux de l'extérieur, comme si, en premier lieu, il voulait nous faire comprendre comment ils vivent pour ensuite nous faire découvrir ce qu'ils vivent. Dans

Van line, Morency s'était intéressé à l'univers des camionneurs; avec *Junk*, c'est dans celui des bars clandestins et des trafiquants de drogues qu'il tente de nous faire pénétrer. D'entrée de jeu, le milieu nous est étalé avec ses rapports de force, sa fourberie, sa violence, et ce n'est que peu à peu que nous découvrirons le monde intérieur de ceux qui l'habitent : leurs peurs, leurs amours, leurs rêves.

Un personnage principal : Jack, chauffeur de taxi de son métier, un habitué des clubs

louches où se retrouvent «pushers» et trafiquants. Son rêve : quitter cet univers sordide pour se retrouver sous la lumière claire, chaude, hospitalière du Mexique. Pour atteindre ce but, il devra faire rapidement un coup d'argent. La chance se présente lorsqu'il rencontre Mélanie, serveuse dans un bar clandestin : elle lui présente «le patron». Le coup est facile : une course à l'aéroport pour prendre une valise dans un casier et la déposer dans un garage en échange d'une autre pleine de billets. Trop facile, ce coup, pour ne pas être pipé. En toute confiance, Jack l'acceptera, mais, entre le garage et le retour au bar, une panne de voiture l'immobilisera la nuit, en un lieu désert. Le temps de chercher de l'aide... la valise et son contenu auront disparu. Jack réalisera qu'il a été floué. Il ne lui restera que

De gauche à droite :
Richard Aubé, Marco
Poulin, Simone Chartrand
et Jules Philip, dans *Junk*
d'André Morency.
Photo : Gaétan Dussault.



quarante-huit heures pour prouver sa loyauté et démasquer celui qui l'a joué.

Si la violence, verbale et physique, est omniprésente tout au long de la pièce, on retrouve aussi beaucoup de tendresse et d'amitié dans le non-dit du texte, dans ce qui n'est pas clairement exprimé, dans tout ce que les silences et les conversations d'apparence banale nous permettent de ressentir. L'attachement de Mélanie pour Jack se révèle parcimonieusement au travers de ses interrogations, de l'aide qu'elle lui procure. Mentionnons aussi la très belle scène où Jack retrouve son père pour lui emprunter de l'argent : sur un ton bourru et sans le chercher vraiment, les deux feront le point, et c'est Jack qui se départira des derniers dollars qui lui restent.

Il s'agit d'une pièce brutale, mais aussi touchante, d'un suspense qui surprend le spectateur quand il se retrouve haletant, lui-même pris au jeu de ce règlement de comptes. Par sa mise en scène dynamique, Gil Champagne amène les comédiens à suivre les pas d'un véritable ballet acrobatique au milieu de carcasses de voitures disposées sur plusieurs niveaux. Les comédiens bondissent littéralement au milieu de ce tas de ferraille; l'audace des mouvements traduit magnifiquement bien la témérité des personnages. Tous les comédiens évoluent avec une grande aisance dans ce dispositif de Jean Hazel, certains semblant même faire office de cascadeurs; leurs propos n'en restent pas moins touchants et l'authenticité de leur jeu demeure sans failles. Peut-être l'interprétation la plus remarquable était-elle celle de Marco Poulin qui, dans le rôle de Jack, alliait une aisance physique exceptionnelle et une vérité de jeu troublante. Cette production marquante et de grande qualité clôturait malheureusement hâtivement la saison 1990-1991 du Théâtre de la Bordée.

jean-louis tremblay

«tauromaquia»

Texte de Simone Chartrand et d'Antoine Laprise, assistés de Sylvie Bouffard, Gérald Gagnon, Marie Laliberté, Manon, Danielle Nolet et Philippe Soldevila. Mise en scène : Philippe Soldevila, assisté de Marie Laliberté; décor, costumes et régie : Lucie Larose; assistance aux costumes : Marie-Chantale Vaillancourt; éclairages : Christian Fontaine; musique originale : Marc Vallée. Avec Sylvie Bouffard, Marie Brassard, Gérald Gagnon, Danielle Nolet, Marc Vallée et Rosa Zacharie. Production du Théâtre Sortie de Secours, présentée à la Salle Fred-Barry du 13 février au 9 mars 1991.

ultime corrida

Même sans évoquer les auteurs et les peintres qui servent de caution à qui veut en dire du bien, la tauromachie est un immense réservoir de symboles dans lequel tout jeune créateur risque de s'abîmer. En choisissant ce thème excessivement chargé, la troupe québécoise Sortie de Secours, dirigée en cette occasion par Philippe Soldevila, n'évite ni les naïvetés ni les lourdeurs, mais sa *Tauromaquia* s'arrange étonnamment bien de ses défauts et compense les effets de surenchère et de gravité par la fraîcheur et le rythme.

Pedro apprend dès la petite école qu'il souffre d'hémophilie et que la moindre hémorragie externe peut lui être fatale. Sa maladie, sa timidité naturelle et son ascendance espagnole l'isolent de ses camarades québécois et engendrent de compréhensibles complexes dont le plus visible concerne sa relation avec les filles. Sa mère, après s'être séparée de l'homme pour lequel elle avait traversé l'Atlantique, l'envoie pour quelque temps dans sa famille, en Espagne. Entre les bancs de sa nouvelle école et la maison de ses aïeux, il est rapidement initié à la culture tauromachique. Exotique au premier abord, l'Espagne lui devient familière, et le gamin ne se pose pas trop de questions lorsqu'il voit sa grand-mère arroser avec du sang de taureau la tombe de son grand-père. Après avoir refusé qu'on l'appelle Pedro, il interdit ensuite qu'on l'appelle Pierre; après s'être montré obéissant, le voicy autoritaire et presque brutal. La métamorphose s'opère alors que le jeune homme, de retour à Québec, apprend que sa maladie s'est transformée à son insu en une pathologie mortelle et